

le plus souvent le chemin des Etats-Unis ; dédaignant la culture de la terre, n'ayant aucun métier, il est alors obligé de se faire journalier.

Cela n'arriverait pas si les pères de famille se rendaient compte de ce que coûte l'éducation d'un jeune homme qui se destine au barreau, au notariat ou à la médecine ; des chances de succès et du salaire que retirent ceux qui sont parvenus. Ils verraient ce que coûte cette éducation ; qu'un grand nombre de sujets échouent, et que plusieurs de ceux qui réussissent ont peine à rencontrer leurs dépenses de tous les jours. Ils verraient que rien n'est plus difficile que de parvenir aux emplois, qui ont toujours cent demandeurs pour un heureux ; alors peut-être ils emploieraient leur argent à faire donner à leurs enfants une éducation essentiellement agricole qui pût en faire de bons cultivateurs, des hommes de bien, à l'aise, de bons citoyens qui ne rougiraient pas d'être les fils de leurs pères ; nos écoles d'agriculture seraient alors plus fréquentées, la culture intelligente serait à l'ordre du jour et nos terres y gagneraient par une production abondante qui amènerait l'aisance dans les familles de nos cultivateurs qui se plaignent que l'agriculture ne paie pas.

Bénéfices de l'engraissement du bétail.

Le bénéfice de l'engraissement du bétail est subordonné à l'abondance et au prix des fourrages. Le cultivateur qui en achète fait toujours une mauvaise spéculation.

Le cultivateur qui engraisse dehors et à l'étable doit sacrifier pour chaque bœuf une étendue de pré qui suffirait au pâturage de deux vaches bonnes laitières ou de deux bœufs de travail ; d'un autre côté, les bœufs à l'engrais sont beaucoup plus difficiles que les autres bêtes bovines sur leur nourriture ; ils dédaignent un grand nombre de plantes dont s'accoutument les chevaux ; les plantes grossières, rebutées, pullulent et la prairie se détériore graduellement.

Si l'herbage était porté à l'étable, il ne faudrait pas le tiers de la prairie livré au pâturage pour alimenter le bœuf à l'engrais. C'est, au reste, fort rarement qu'on apporte à l'étable de l'herbe verte pour engraisser les bœufs ; il serait cependant utile de commencer, quand on peut, par ce genre d'alimentation.

L'engrais de pouture, bien plus rationnel, comme nous l'avons dit, que celui de pâturage, se fait avec du foin, des racines, des farineux, des huileux et des résidus de fabriques.

C'est au cultivateur à créer la plus grande quantité de fourrage possible, car la prospérité de l'agriculture est dans l'abondance du fourrage ; il en vendra s'il se trouve dans le voisinage du marché et s'il y fait son profit. Il verra s'il lui est plus avantageux d'employer l'excédant de ses fourrages, ou le tout à la nourriture de son bétail qu'il destine à la laiterie ou à l'engraissement ; il se déterminera, à cet égard, d'après les localités.

Nécessité de restituer à la terre une partie de ses produits.

La divine Providence, en créant la terre et les produits, leur a donné les moyens d'existence, les mo-

yens de se perpétuer. Les produits n'ont pas été entièrement et exclusivement créés pour l'homme et les animaux, ils ont encore reçu mission de se régénérer par leurs débris en décomposition : ce sont ces débris que nous appelons engrais verts, et qui, employés simultanément avec les travaux de culture, fécondent la terre et la rendent productive.

Nous ferons remarquer ici que les débris végétaux et animaux fournissent toujours plus de substances végétales que les végétaux et animaux produits n'en ont reçu de la terre. Il résulte de là que plus la terre produit, plus elle doit produire, si toutefois tous les débris de ses productions lui sont soigneusement restitués. La terre, comme tous les êtres vivants, grandit chaque jour et grandira jusqu'à ce qu'elle ne produise plus.

Dans une exploitation rurale bien dirigée, tous les débris végétaux et animaux de l'année doivent suffire à donner, l'année suivante, un produit plus abondant ; ce n'est même qu'en procédant ainsi que l'on pourra toujours pourvoir aux besoins d'une agriculture productive et peu coûteuse, rien n'étant plus ruineux en agriculture que d'acheter les engrais.

Ce sont les débris végétaux et animaux qui font grandir la terre, et qui augmentent chaque année la couche végétale.

Les débris végétaux et animaux se présentent sous différents degrés de décomposition et de combinaison ; ce sont ces degrés qu'il est fort important de bien connaître, pour pouvoir apprécier la valeur des engrais et les employer utilement : l'ignorance, sur ce point, en fait négliger beaucoup qui sont souvent les meilleurs.

Apiculture.

Du transport des ruches.—Le temps qui convient le mieux pour le transport des ruches est l'hiver, quand il fait froid et que le temps est couvert. Les transporter par un temps chaud, doux ou pluvieux, on s'expose à les perdre, les abeilles étant, pendant le voyage, dans un mouvement continu qui leur procure beaucoup de chaleur.

Si l'on était obligé de les transporter dans le printemps ou dans l'été, il ne faudrait s'en occuper que pendant la nuit ; et si ces ruches ne venaient que d'une certaine distance, il serait prudent de les tenir fermées pendant trois ou quatre jours, pour éviter que les abeilles ne retournent à l'endroit d'où elles viennent : inconvénient qui n'arrive jamais l'hiver.

Quand on voudra transporter des ruches pendant l'été, ce sera le soir ou le grand matin qu'on devra les préparer ; s'il fait froid, on pourra y procéder toutes les heures de la journée sans danger, de la manière que nous allons indiquer.

On commence par étendre par terre, vis-à-vis des ruches, des linges assez grands pour les envelopper, sinon en totalité, au moins jusqu'à la moitié. Les linges doivent être propres, sans trous, d'une toile un peu claire ; le canevas serait préférable.

On détache ensuite chaque ruche de son support, on l'examine en la penchant de côté, et on la place sur le linge. Tous ces mouvements doivent se faire avec promptitude et sans secousses.